

# La maison des morts

À Maurice Raynal.

S'étendant sur les côtes du cimetière  
La maison des morts l'encadrait comme un cloître  
À l'intérieur de ses vitrines  
Pareilles à celles des boutiques de modes  
Au lieu de sourire debout  
Les mannequins grimaçaient pour l'éternité

Arrivé à Munich depuis quinze ou vingt jours  
J'étais entré pour la première fois et par hasard  
Dans ce cimetière presque désert  
Et je claquais des dents  
Devant toute cette bourgeoisie  
Exposée et vêtue le mieux possible  
En attendant la sépulture

Soudain  
Rapide comme ma mémoire  
Les yeux se rallumèrent  
De cellule vitrée en cellule vitrée  
Le ciel se peupla d'une apocalypse  
Vivace  
Et la terre plate à l'infini  
Comme avant Galilée  
Se couvrit de mille mythologies immobiles

Un ange en diamant brisa toutes les vitrines  
Et les morts m'accostèrent  
Avec des mines de l'autre monde

Mais leur visage et leurs attitudes  
Devinrent bientôt moins funèbres  
Le ciel et la terre perdirent  
Leur aspect fantasmagorique

Les morts se réjouissaient  
De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière  
Ils riaient de leur ombre et l'observaient  
Comme si véritablement  
C'eût été leur vie passée

Alors je les dénombrai  
Ils étaient quarante-neuf hommes  
Femmes et enfants  
Qui embellissaient à vue d'œil  
Et me regardaient maintenant  
Avec tant de cordialité  
Tant de tendresse même  
Que les prenant en amitié  
Tout à coup  
Je les invitai à une promenade  
Loin des arcades de leur maison

Et tous bras dessus bras dessous  
Fredonnant des airs militaires  
Oui tous vos péchés sont absous

Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville

Et rencontrions souvent

Des parents des amis qui se joignaient

À la petite troupe des morts récents

Tous étaient si gais

Si charmants si bien portants

Que bien malin qui aurait pu

Distinguer les morts des vivants

Puis dans la campagne

On s'éparpilla

Deux cheveau-légers nous joignirent

On leur fit fête

Ils coupèrent du bois de viorne

Et de sureau

Dont ils firent des sifflets

Qu'ils distribuèrent aux enfants

Plus tard dans un bal champêtre

Les couples mains sur les épaules

Dansèrent au son aigre des cithares

Ils n'avaient pas oublié la danse

Ces morts et ces mortes

On buvait aussi

Et de temps à autre une cloche

Annonçait qu'un nouveau tonneau

Allait être mis en perce

Une morte assise sur un banc  
Près d'un buisson d'épine-vinette  
Laissait un étudiant  
Agenouillé à ses pieds  
Lui parler de fiançailles

Je vous attendrai  
Dix ans ans vingt ans s'il le faut  
Votre volonté sera la mienne

Je vous attendrai  
Toute votre vie  
Répondait la morte

Des enfants  
De ce monde ou bien de l'autre  
Chantaient de ces rondes  
Aux paroles absurdes et lyriques  
Qui sans doute sont les restes  
Des plus anciens monuments poétiques  
De l'humanité

L'étudiant passa une bague  
À l'annulaire de la jeune morte  
Voici le gage de mon amour  
De nos fiançailles  
Ni le temps ni l'absence  
Ne nous feront oublier nos promesses  
Et un jour nous aurons une belle noce

Des touffes de myrte  
À nos vêtements et dans vos cheveux  
Un beau sermon à l'église  
De longs discours après le banquet  
Et de la musique

De la musique  
Nos enfants  
Dit la fiancée  
Seront plus beaux plus beaux encore  
Hélas ! la bague était brisée  
Que s'ils étaient d'argent ou d'or  
D'émeraude ou de diamant  
Seront plus clairs plus clairs encore  
Que les astres du firmament  
Que la lumière de l'aurore  
Que vos regards mon fiancé  
Auront meilleure odeur encore  
Hélas ! la bague était brisée  
Que le lilas qui vient d'éclore  
Que le thym la rose ou qu'un brin  
De lavande ou de romarin

Les musiciens s'en étant allés  
Nous continuâmes la promenade

Au bord d'un lac  
On s'amusa à faire des ricochets  
Avec des cailloux plats  
Sur l'eau qui dansait à peine

Des barques étaient amarrées  
Dans un havre  
On les détacha  
Après que toute la troupe se fut embarquée  
Et quelques morts ramaient  
Avec autant de vigueur que les vivants

À l'avant du bateau que je gouvernais  
Un mort parlait avec une jeune femme  
Vêtue d'une robe jaune  
D'un corsage noir  
Avec des rubans bleus et d'un chapeau gris  
Orné d'une seule petite plume défrisée

Je vous aime  
Disait-il  
Comme le pigeon aime la colombe  
Comme l'insecte nocturne  
Aime la lumière

Trop tard  
Répondait la vivante  
Repoussez repoussez cet amour défendu  
Je suis mariée  
Voyez l'anneau qui brille  
Mes mains tremblent  
Je pleure et je voudrais mourir

Les barques étaient arrivées

À un endroit où les cheveu-légers  
Savaient qu'un écho répondait de la rive  
On ne se lassait point de l'interroger  
Il y eut des questions si extravagantes  
Et des réponses tellement pleines d'à-propos  
Que c'était à mourir de rire  
Et le mort disait à la vivante

Nous serions si heureux ensemble  
Sur nous l'eau se refermera  
Mais vous pleurez et vos mains tremblent  
Aucun de nous ne reviendra  
On reprit terre et ce fut le retour  
Les amoureux s'entr'aimaient  
Et par couples aux belles bouches  
Marchaient à distances inégales  
Les morts avaient choisi les vivantes  
Et les vivants  
Des mortes  
Un genévrier parfois  
Faisait l'effet d'un fantôme

Les enfants déchiraient l'air  
En soufflant les joues creuses  
Dans leurs sifflets de viorne  
Ou de sureau  
Tandis que les militaires  
Chantaient des tyroliennes  
En se répondant comme on le fait  
Dans la montagne

Dans la ville  
Notre troupe diminua peu à peu  
On se disait  
Au revoir  
À demain  
À bientôt  
Beaucoup entraient dans les brasseries  
Quelques-uns nous quittèrent  
Devant une boucherie canine  
Pour y acheter leur repas du soir

Bientôt je restai seul avec ces morts  
Qui s'en allaient tout droit  
Au cimetière  
Où  
Sous les Arcades  
Je les reconnus  
Couchés  
Immobiles  
Et bien vêtus  
Attendant la sépulture derrière les vitrines

Ils ne se doutaient pas  
De ce qui s'était passé  
Mais les vivants en gardaient le souvenir  
C'était un bonheur inespéré  
Et si certain  
Qu'ils ne craignaient point de le perdre



Ils vivaient si noblement  
Que ceux qui la veille encore  
Les regardaient comme leurs égaux  
Ou même quelque chose de moins  
Admiraient maintenant  
Leur puissance leur richesse et leur génie  
Car y a-t-il rien qui vous élève  
Comme d'avoir aimé un mort ou une morte  
On devient si pur qu'on en arrive  
Dans les glaciers de la mémoire  
À se confondre avec le souvenir  
On est fortifié pour la vie  
Et l'on n'a plus besoin de personne.

Guillaume Apollinaire (1880–1918)